

SOUVENIRS ET REGRETS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. DUMANOIR ET ÉDOUARD BRISEBARRE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 29 octobre 1840.

DISTRIBUTION :

PERRUCHON.....	M. ALCEIDE-TORREZ.
LOULOU MALABAR.....	M. VALVAT.
ROQUEFORT, domestique de Perruchon.....	M. REMI.
BALOURD, petit traître.....	M. OSCAR.
BERGERETTE, femme de Perruchon.....	M ^{me} LEBÉVIL.
ADINE, cousine de Bergerette.....	M ^{lle} CLARINE.

La scène se passe chez Perruchon, dans un petit village à 50 lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon. Porte battante au fond ; au premier plan, deux portes latérales ; au second, deux croisées avec de grands rideaux.

SCÈNE I.

ADINE, puis LOULOU MALABAR.

ADINE, à la croisée de gauche, parlant et faisant des signes.

Adieu, adieu, allez-vous-en bien vite... voici du monde qui passe... (Elle ferme la croisée, et reprend la scène.) C'est lui, c'est bien lui... quel bonheur !.. moi, qui n'espérais plus le revoir... après trois ans d'absence, je le retrouve par la fenêtre!.. quel coup du sort!..

LOULOU, entr'ouvrant la porte du fond.

Adine?..

ADINE.

Loulou!..

LOULOU.

Peut-on entrer?

ADINE.

Non, Monsieur.

LOULOU, entrant et fermant la porte.

Merci.

ADINE.

Que faites-vous!.. mais c'est une horreur... Comment! Monsieur, sans ma permission, vous avez osé monter ici!.. Les domestiques ont dû vous apercevoir.

LOULOU.

Un seul, que j'ai salué et qui ne m'a pas répondu... mais sa grossièreté a une excuse... il était occupé à ronfler avec fureur... et me voilà, prêt à te crier de toutes mes forces : (Très bas.) Je t'aime!.. Je t'aime!.. Je t'aime!..

ADINE.

Vous pensiez donc à moi?..

LOULOU.

Toujours, toujours, la nuit comme le jour.

— Air de la Bête et des Bêtes.

Car mon cœur est un réceptacle

D'amour et de fidélité..

Mon cœur est un p'tit tabernacle,

Dont voici la divinité..

Mon cœur, de constance, vrai type,

Est un miroir qui d'loin t'réflectissait..

Que dis-j't! mon cœur est un Daguerrotype,

Dont rien ne peut effacer ton portrait.

Ah ça! mais, orientons-nous... Comment te trouves-tu dans ce village, et dans cette maison de plaisance?.. car ceci a toute l'encolure d'une maison de plaisance... Serais-tu dans la passe d'une femme de chambre?..

ADINE.

Je suis chez ma cousine.

LOULOU.

Connais pas... Et cette cousine a des bâtimens comme ça?..

ADINE.

Depuis son mariage avec M. Perruchon, son ami d'enfance, qui a hérité d'une fortune assez rondelette, et qui a acheté cette propriété... alors, ma cousine m'a retirée de mon magasin de mercerie, pour me faire vivre avec elle.

LOULOU.

Ah! c'est donc à elle que je dois le coup qui m'a tapé, à cette époque... Ah! si tu pouvais te faire une idée de mon désastre, quand tu as disparu subitement de Paris et de ton magasin!.. les jambes et les bras m'en tombèrent... des

maïns... Pendant un bon laps, je ne pouvais me livrer à aucun exercice du corps... Je ne digérais plus les sabres... la danse de corle me flanquait des courbatures, et mon nez se refusait à admettre sur sa pointe la plus petite chaise,

ADINE, très étonnée.

Des sabres!.. des cordes!.. des courbatures!..

LOULOU.

Eh bien! oui, Adine... puisque ça m'est échappé... Je dois te faire cette confidence... Ce jeune homme, caché sous les habits de la haute société... que tu prenais peut-être pour le fils d'un agent de change, ou d'un fort charcutier... n'était autre chose qu'un jeune acrobate,

ADINE.

Un saltimbanque!

LOULOU.

A la lettre... mais j'ai monté d'un cran, Adine... Ceci te représente le fameux Loulou Malabar, directeur propriétaire d'une compagnie d'élèves de gymnastique... Je suis à la tête d'un paillasse piquant et narquois... d'un ours pétri de bonnes qualités... d'un singe du Canada, le coquin le plus amusant, et qui a les passions les plus vives!.. le tout, saupoudré de deux serpens à sonnettes, que je dépose à tes pieds.

ADINE.

Mon Dieu!.. à quoi vous sert tout ce monde-là?..

LOULOU.

A battre monnaie, sur la surface de ma patrie... Je parcoure les quatre parties du monde... j'en suis à la Pirardie... et je venais dans ce village, pour donner une représentation avec ma troupe, que j'ai devancée de quelques heures... Je cours veiller à l'installation de mes associés!.. puis je reviens me présenter ici, avec un costume plus coquet.

ADINE.

Pour quoi faire?..

LOULOU.

Pour demander ta main.

ADINE.

Vous oserez!..

LOULOU.

Tout, pour te conduire à la paroisse!

BERGERETTE, en dehors.

Perruchon!

ADINE.

On vient!

LOULOU.

Je m'éclipse.

ADINE.

C'est ma cousine!..

LOULOU.

Pas peur... on file... disparu! partez, muscade! (Il sort vivement.)

SCÈNE II.

ADINE, BERGERETTE.

ADINE, à part, au fond.

Pourvu que les domestiques ne l'aient aperçue pas! (Elle se suit des yeux.)

BERGERETTE, entre en appelant.

Perruchon!.. Perruch... Ah! te voilà! Con-

çois-tu que je ne peux pas mettre la main sur mon mari!..

ADINE, qui regarde au fond.

Ah!.. il est sorti.

BERGERETTE.

Mon mari?

ADINE.

Oui... c'est-à-dire, non...

BERGERETTE.

Oui, non... Qu'est-ce que tu as donc aussi, toi?.. Est-ce que tu devinerais ce que j'ai à t'annoncer?.. Tiens, cette lettre...

ADINE.

Une lettre... qui me concerne?..

BERGERETTE.

Très bien... puisqu'on te demande en mariage.

ADINE, vivement.

Moi?.. je n'accepte pas!..

BERGERETTE, avec dépit.

Plait-il?... Ainsi, Mademoiselle, je n'ai donc plus aucun droit, aucune autorité sur vous?..

ADINE, avec effort.

Oh! que dis-tu?... N'est-ce pas à toi que je dois tout?... Mon bien-être, mon bonheur dans cette maison?... Et avant... autrefois... qui donc payait mon apprentissage à Paris, dans mon magasin de mercerie?..

BERGERETTE.

Cent écus par an... belle affaire!.. J'en gagnais bien d'autres.

ADINE.

Dans les chapeaux?

BERGERETTE.

Hein?

ADINE.

Ne m'as-tu pas dit que tu étais marchande de modes?

BERGERETTE, embarrassée.

Oui... certainement.

ADINE.

A Paris, n'est-ce pas?

BERGERETTE, de même.

Je voyageais pour cette partie-là... Qu'est-ce qu'il y a donc là de si extraordinaire?..

ADINE, l'observant.

D'abord, ton embarras... et puis, autre chose encore.

BERGERETTE.

Quoi donc!..

ADINE.

Il y a quelques jours... voulant te parler... je suis allé frapper à la porte de ta chambre...

BERGERETTE.

Ah! c'est toi, qui...

ADINE.

Mais j'ai eu beau crier, taper, tu ne m'as pas même répondu.

BERGERETTE.

C'est que je n'y étais pas.

ADINE.

C'est bien singulier, alors : car il m'a semblé entendre du bruit...

BERGERETTE.

Du bruit?

ADINE.

Oui... une espèce de musique...

truire cette pièce-là, pendant le voyage que j'ai fait à Paris avec Adine?... Dans quel hut?... A quel propos?... Pour quoi y faire?...

PERRUCHON.

Voyons donc, voyons donc, un petit peu... Pourquoi donc t'enfermes-tu aussi dans ta chambrette, en cachette?... Hein? Bergerette... Réponds donc, pour voir.

BERGERETTE.

Moi, c'est tout simple... Une femme... Je couds, je brode, je travaille... Est-ce aussi pour faire de la couture, toi?...

PERRUCHON.

Et donc!.. comme un tailleur, avec les jambes en sautoir! Je n'ai pas la vocation de cette posture.

BERGERETTE.

Mais alors, pour quoi faire?

PERRUCHON.

Je te l'ai dit près de douze fois... Je te l'ai dit onze... (Articulant.) Pour faire de la chimie... (Comme s'il récitait une leçon.) La chimie est l'art de décomposer un tas d'affaires... l'eau, le gaz, le charbon de terre... et tout... On allume un grand feu...

BERGERETTE, l'interrompant.

Oh! ça, je le sais... je vois toujours sortir du tuyau, une grosse fumée épaisse...

PERRUCHON, avec aplomb.

La chimie.

BERGERETTE.

Mais ça doit être très amusant. (Le câlinant.) Voyons, mon petit homme, quand m'y mèneras-tu, dans ton laboratoire?

PERRUCHON.

Nous en causerons... fais-moi penser d'en causer.

BERGERETTE, s'éloignant brusquement.

Encore! Oh! ça se gâtera, Monsieur. Ce mystère-là cache peut-être de vilaines choses. Moi, d'abord, je suis jalouse, je vous en préviens... Prenez garde... au premier soupçon, je vous tue!

PERRUCHON, s'éloignant.

La loi s'y refuse.

BERGERETTE.

Où je vous arrache les deux yeux.

PERRUCHON.

Je repousse l'amendement... M'arracher mes yeux bleus, auxquels je dois ton cœur!.. (La prenant sous son bras et la serrant contre lui.) car il est à moi depuis long-temps, ton petit cœur. J'ai connu deux amans qui s'aimaient tendrement... Hein! Poulot, te rappelles-tu comme ça a commencé, nos jeunes amours dans le bocage?

BERGERETTE.

Ça date de loin...

PERRUCHON.

J'avais dix ans... j'étais un bel enfant de dix ans.

BERGERETTE.

Moi, j'avais cinq ans et demi.

PERRUCHON.

Le même village nous a donné le jour. (Gaiement.) Nous avons gardé ensemble les grosses bébêtes. (Avec sentiment.) Ces animaux ont été nos premiers liens; aussi, depuis, j'en mange avec plaisir de fortes tranches.

BERGERETTE.

Puis, quelques années plus tard, séparés... on m'envoyait à Paris...

PERRUCHON.

Chez une marchande de modes?..

BERGERETTE.

Oui... Et toi?..

PERRUCHON.

Chez un... chez un notaire, où je piochais comme un nègre... savoir si le nègre est un maître piocheur, mais ça se dit. (Tristement.) lorsque le ciel m'envoya une calamité... (Changeant de ton.) qui me réjouit beaucoup, ma fol.

BERGERETTE.

Ah! oui, le décès... et l'héritage de ton oncle Robert Perruchon.

PERRUCHON.

Conçois-tu? un oncle à moi... paternel!.. un Perruchon, qui prend, en 1820, son sac et ses quilles, et va se promener en Égypte... tout lâ-bas, lâ-bas!.. pour souhaiter le bonjour au pacha de cette contrée. Ce monarque, sensible à sa démarche, se dit: Une politesse en vaut une autre, et il propose à mon oncle d'entrer dans ses eunuques. Mon oncle, qui était un lion, réfléchit une bonne demi-heure, et refuse avec indignation. (Très chaleureusement.) Ah! corbleu! que je reconnais là les Perruchons. Je déclare qu'à sa place... (Sa femme le regarde. Il s'arrête et reprend du plus grand sang-froid.) avec indignation... et là-dessus, tout-à-coup, l'Isiée lui vient d'établir, pour les besoins des Égyptiens, une ligne d'omnibus.

BERGERETTE.

C'était un coup de fortune.

PERRUCHON.

Sarpejeu!

Fin de la Vieille.

Les omalbas vont ventre-à-terre,
Mon oncl' s'enrichit *subito*;
Puis, v'là qu'il meurt... et son notaire
Recotte l'héritage en bateau.
Tous les Perruchons de la terre
Accourent au parig' du gâteau;
Pour que chacun ait son morceau,
On divise le gâteau par branche;
Les Perruchons sont partagés par tranche.

BERGERETTE.

Tu te trompes...

PERRUCHON.

Où, c'est l' gâteau qu'on partage par tranche...
Bref, en un mot, pour qu' hachos' soit plus franche,
L' gâteau formait autant d' collatéraux,
Que la famille avait d' morceaux.

BERGERETTE.

Tu te trompes encore!

PERRUCHON.

C'est la famille qui l'a fait dix-sept morceaux,
Et le gâteau j'ix-sept collatéraux.

BERGERETTE, de même.

Tu te trompes toujours!

PERRUCHON.

Que l' diable emport' les parens, les gâteaux!
Ce qu'il y a de plus clair, c'est que j'empo-

châi, pour ma part, la somme amusante et folle de 214,000 fr. 75 c.

BERGERETTE.

Quelle bonne aubaine !

PERRUCHON.

Je ne te cache pas que mon premier mouvement fut de rire à gorge déployée... même que j'entendais dire autour de moi : C'est indécent ! c'est indécent ! Mon second mouvement consista à crier : Bergerette ! Bergerette ! où es-tu ?.. Parais, je t'attends, parais, je t'attends !.. Mon troisième mouvement...

BERGERETTE.

Fnt d'écrire bien vite au village, que j'avais quitté depuis long temps... où je n'avais plus de parents, personne qui sût ce que j'étais devenue ?

PERRUCHON.

Huit lettres, ma bonne !

BERGERETTE, avec feu.

Enfin, le hasard, le bonheur fait tomber la nouvelle entre mes mains. Je ne m'inquiète pas de ta fortune, de ton oucle, de ses omibus ; car j'avais aussi mon petit magot... Mais j'apprends que tu es à Paris, que tu m'aimes toujours, que tu veux m'épouser... J'accours, j'arrive et je t'embrasse sur les deux joues.

PERRUCHON, de même.

Bouquet !.. Départ pour la mairie... hyménée, noces et festins... coucher de la mariée... triomphe de Perruchon.

BERGERETTE.

Monsieur !..

PERRUCHON, avec réserve.

Je m'arrête sur le seuil... et aujourd'hui, tu viens m'accuser de te faire des traits !..

BERGERETTE, voulant le faire taire.

Non, non...

PERRUCHON.

Tu viens me dire que je vais badiner avec d'autres tendrons !..

BERGERETTE.

Eh bien ! non, non, te dis-je. Je te crois... tu es toujours amoureux, toujours fidèle, toujours... Tiens ! embrasse-moi... ce sera plus tôt fait.

PERRUCHON.

Adopté !.. (Il l'embrasse avec délire.) Ah ! que c'est bon !.. (Il continue.) Ah ! c'est du miel de Narbonne... Encore ! encore... laisse-moi m'en flanquer une bosse.

BERGERETTE, se défendant.

Assez ! assez !.. (La porte s'ouvre.)

PERRUCHON, s'arrêtant.

Qui vient là ? (Roquefort paraît au fond.)

BERGERETTE, poussant un cri.

Ah !

PERRUCHON, criant.

Sortez, Roquefort, sortez !..

(Bergerette se sauve dans sa chambre. Roquefort fuit et disparaît.)

SCÈNE IV.

PERRUCHON, seul, s'éventant avec son mouchoir.

J'allais bien, malpète !.. (Il s'essuie.) C'est égal, avec toutes mes vives carcasses, je viens

de la fourrer dedans... Pauvre petite femme !.. toi, la mère de mes enfants !.. si j'en avais !.. Tu crois ? primo, que j'ai été clerc de notaire à Paris... secundo, que je fais de la chimie dans ce laboratoire... En voilà, deux mensonges pommés !.. (Se levant.) Mais, malheureux ! me répondra-t-on, qu'y fais-tu donc, dans ce laboratoire ?.. que se passe-t-il derrière cette petite porte ?.. conduirait-elle à quelque corridor sombre et noir, comme à l'Ambigu, dit comique ?.. Juste ! vous avez mis le doigt dessus... Un vrai corridor de mélodrame, préposé à l'usage que voici... Suivez-moi bien... Il n'est pas qu'en traversant le village, vous n'ayez relégué un petit restaurant, surmonté de cette enseigne : *Balourd, traîtreur, à la Grosse Portion*... Eh bien ! mon brave homme, voilà l'aboutissant du corridor... Vrai ? Parole d'honneur... Et à l'autre extrémité ?.. de ce côté-ci ?.. (Il regarde au mur de lui, puis ouvre la porte à droite.) Voilà !.. Une belle petite cuisine, abondamment pourvue de ses outils et accessoires... et cette cuisine, mon cher Monsieur, c'est mon paradis, mon Eden, mon... (Avec effroi.) Hein ! qui vient là ? (Il ferme vivement la porte.)

SCÈNE V.

ROQUEFORT, PERRUCHON.

PERRUCHON.

C'est encore toi, Roquefort !..

ROQUEFORT.

Pardon, Monsieur, c'est quelqu'un qui veut absolument vous parler... c'est M. Balourd...

PERRUCHON, à part.

Aie ! (Haut.) Balourd ?.. qu'est-ce que Balourd ?..

ROQUEFORT.

C'est le petit traîtreur, le gargotier, à qui Monsieur a loué la boutique attenante à la maison.

PERRUCHON.

Ah ! bon... fais entrer, et laisse-nous seuls.

ROQUEFORT, au fond.

Par ici, bravo homme !..

(Il introduit Balourd et sort.)

SCÈNE VI.

PERRUCHON, BALOURD.

PERRUCHON, lui serrant la main.

Gros imprudent !.. Pourquoi viens-tu par là... comme tout le monde ?.. pourquoi n'as-tu pas pris le corridor.

BALOURD.

Faites excuse, Monsieur... mais vous n'étiez pas dans votre laboratoire.

PERRUCHON.

Tu m'y aurais trouvé ce matin... dans mon coup de feu... (Avec satisfaction.) Ah ! Balourd, j'ai confectionné un maître coulis... que des potentats s'en lécheraient les doigts.

BALOURD.

C'est inutile, Monsieur.

PERRUCHON.

Mais !..

BALOURD.

Je dis qu'il est inutile de suer sang et eau, comme vous le faites, pour préparer une faule de nourritures... parce qu'il faut fermer boutique.

PERRUCHON.

Fermer boutique !.. ne plus... tu ne sais donc pas !.. Au fait, il ne sait pas, ce gros villageois... vil instrument de mes passions, il les a servies sans les comprendre... Tiens, Balourd, tiens, mon pauvre bonhomme... sieds-toi là, et prête-moi tes oreilles.

(Il le fait asseoir et se place près de lui.)

BALOURD.

J'étais venu pour vous dire...

PERRUCHON.

Chut !.. Balourd ! connais-tu les *Frères Provençaux* ?..

BALOURD.

Les *Frères Provençaux* ?.. des moines ?..

PERRUCHON.

Des !.. (A part.) Je classe ce villageois entre l'autruche et le bison. (Haut.) Non, pas des moines... des restaurateurs... fort connus au Palais-Royal...

BALOURD.

Ah !

PERRUCHON.

Côté du Perron... tu sais.

BALOURD.

Bien.

PERRUCHON.

A main gauche, en entrant...

BALOURD.

Ah ! bon... oui, à gauche... du côté de...

PERRUCHON.

Tu y es, n'est-ce pas ?..

BALOURD.

Non, je n'ai jamais été à Paris.

PERRUCHON, à part.

L'autruche domioe, allons... (Haut.) Eh bien ! mon pauvre gros, c'est là que des parens imprudens fourrerent ma jeunesse... dans une cave très chaude, au second, au-dessous de l'entre-sol... avec une veste blanche et un de ces bonnets qui ont encouru le sobriquet de casque à mèche... Eh bien ! le croirais-tu ?.. Non, tu ne le croiras pas.

BALOURD.

Ça... c'est à votre choix.

PERRUCHON.

Crois-le donc... Dans les premiers temps, Balourd, je ne mordais pas à la cuisine... j'étais, ce qu'on appelle un vilain marmiteux... Insensé ! je rêvais l'École Polytechnique !.. Mais un beau jour... comment le dirai-je ?.. Figure-toi un homme qui devient enragé !.. J'embrochais tout, poulets, canards, dindons. Mais toi, toi-même... si je t'avais trouvé sous ma main !..

BALOURD.

Par exemple !..

PERRUCHON, tranquillement.

Rassure-toi... j'aurais réfléchi à la mauvaise qualité de l'animal... Enfin, mes progrès firent étourdissons... j'allais monter en grade, passer chef... devenir peut-être, un jour, frère-provençaux...

Ça !

BALOURD.

PERRUCHON.

Caut... Je connais l'établissement mieux que toi... C'est alors que la fortune importune vint m'arracher à mes fourneaux, comme Cincinnatus à ses plantations... Saisis-tu ma situation, Balourd ?

BALOURD.

Parfaitement... mais dites toujours ?

PERRUCHON, se levant.

Je serais mort d'une maladie de cuisine rentrée... si je ne t'avais pas trouvé, mon gros Balourd... mon collaborateur ! Et tu viens me dire tranquillement : Il faut fermer boutique !.. (Le prenant par les épaules.) Oh ! mais, c'est une farce, n'est-ce pas ? dis tout de suite que tu te faches de moi... je t'en prie, dis-moi : Monsieur Perruchon, je me fiche de vous !

BALOURD.

Hélas ! non... c'est la vérité, tous les plats que vous fabriquez me restent et se perdent... plus personne à la boutique.

PERRUCHON.

Attends, espère encore... le ciel nous enverra des consommateurs. Retourne à ton comptoir, mets toujours des convertis... ça attire.

(Il le pousse.)

BALOURD.

(A part.) Ne raillez pas la garde étudiante.

Oui, je m'en vas... mais, je vous en conjure, Modérez-vous, pendant quelques jours seulement ; Car nous avons un fonds de nourriture, Qu'il faut, pour cause, écouler vivement.

PERRUCHON.

Le ciel, prenant en pitié ta boutique, Nous enverra... qui sait ?.. quelques chasseurs ! Ils ont des chiens...

(Mouvement de Balourd.)

Dans not' passe critique, Ne méprisons aucuns consommateurs.

(Balourd se dirige vers le fond.)

Eh bien ! quel chemin prends-tu donc, encore ? Par le corridor, hutor !

(Il ouvre la porte du cabinet.)

REPRISE ENSEMBLE.

BALOURD.

Oui, je m'en vas, etc.

PERRUCHON.

Va, mon garçon ; je t' promets, je t' assure Qu' tout va, chez toi, prendre un aspect riant ; Nous n' pourrions pas suffire à la pâture Des abonnés de notre restaurant.

(Balourd sort ; puis, on l'entend tomber.)

PERRUCHON.

Bon ! voilà ma ganache qui se casse quelque chose ! (Criant.) Balourd, ramasse-toi !

BALOURD, dehors.

Aie ! diable de corridor ! on n'y voit goutte !..

PERRUCHON.

C'est le manque de clarté. T'es-tu fait beaucoup de mal ?

BALOURD, toujours dehors.

Mais oui, assez.

PERRUCHON.

Allons, tant mieux ! remercie le ciel, tu aurais pu te tuer.
(Il ferme la porte. On entend le son de la trompette.)

SCÈNE VII.

ADINE ; puis BERGERETTE, PERRUCHON.

ADINE, entre, tenant la main de Bergerette, qu'elle entraîne.

Par ici, cousine, par ici !.. oui, à cette fenêtre, nous les verrons bien mieux. (Ouvrant la fenêtre.) Tiens ! tiens !

BERGERETTE, regardant.

Les voici !

PERRUCHON, à part.

De la trompette !.. Dieu ! serait-ce un régiment de cavalerie ?

ADINE.

Mais regarde donc !

BERGERETTE.

Quels jolis costumes !.. qu'ils sont brillants, gracieux !

PERRUCHON, s'approchant.

Est-ce des dragons ou des carabniers ?

BERGERETTE, riant.

Par exemple !

ADINE.

Ce sont des danseurs, des faiseurs de tours.

PERRUCHON, indigné.

Des baladins !.. une classe qui ne vit que de saïres et de flâsse !

ADINE, à part.

Bien sûr c'est la troupe de mon petit Loulou !

PERRUCHON, réfléchissant.

Rien que cinq ou six abonnés... exacts.

BERGERETTE, à la fenêtre.

Quelle niaïsse, quelle bonne tournure... comme ils marchent fièrement !..

ADINE, vivement.

Tu trouves ?.. Ce n'est donc pas une si vilaine profession, hein, cousine ?

BERGERETTE, avec chaleur.

Par exemple !.. ce sont des artistes... des artistes populaires... ils sont heureux, va !

ADINE, étonnée et joyeuse.

Tiens ! comme tu en parles !..

PERRUCHON, tout-à-coup, avec éclat.

Ah ! mille bombes !..

BERGERETTE et ADINE, effrayées.

Ah ! qu'est-ce que c'est ?..

PERRUCHON.

Rien, rien... (A part.) Je suis sauvé ! j'ai trouvé mes cinq bouches !.. cinq consommateurs forcés... et quotidiens !.. (Il sonne.) Ah ! corbleu !.. (Il sonne plus fort.) Ah ! ventrebleu !..

(Il continue à carillonner. Nouvelle fanfare.)

BERGERETTE et ADINE, se bouchant les oreilles.

Ah ! mon Dieu ! la trompette, la sonnette... tout ça se mêle !..

SCÈNE VIII.

ADINE, BERGERETTE, PERRUCHON, ROQUEFORT, UN COCHER, UN JARDINIER, UNE CUISINIÈRE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

ENSEMBLE.

AUX Clochettes de la Pagode. (CHŒUR EN STROPHES.)

PERRUCHON.

Lorsque ma voix vous appelle,
Accourez sans raisonner,
Et que chacun soit fidèle
Aux ordres qu'on va donner.

BERGERETTE et ADINE.

La sonnette les appelle,
Que va-t-il leur ordonner ?
Chacun d'eux sera fidèle
Aux ordres qu'on va donner.

TOUS LES DOMESTIQUES, accourent du fond, en habits de travail.

La sonnette nous appelle :
Que va-t-elle nous ordonner ?
Chacun doit être fidèle
Aux ordres qu'on va donner.

ADINE, à part, quittant la fenêtre.

Ils s'éloignent !.. quel dommage !

BERGERETTE, à Perruchon.

Qu'est-ce que tu veux donc faire ?

PERRUCHON, bas.

Un coup d'état... économique... une idée à moi, qui vient de là-haut.

(Il se touche le front.)

BERGERETTE, à part.

Une idée... à lui ! voilà du nouveau !

PERRUCHON.

Mes gens ! vos services méritent une récompense, et j'éprouve le besoin de vous la décerner.

ROQUEFORT.

Ah ! Monsieur !

PERRUCHON.

A compter du quantième courant... je double vos gages.

LES DOMESTIQUES.

Ah ! merci, merci, notre bon maître !

BERGERETTE, bas.

Mais tu perds la tête !

ADINE.

Mon cousin...

PERRUCHON.

Veux-tu bien me laisser tranquille, toi... Je n'ai pas complété. (Aux domestiques, en articulant chaque syllabe.) Je double vos ga... ges... (Regardant sa femme d'un air de triomphe.) Ah !.. (Aux domestiques.) A la condition que je ne vous nourrirai plus.

LES DOMESTIQUES.

Ah ! ah !

PERRUCHON, bas à sa femme.

Voilà l'économie, la voilà !.. en plein.

BERGERETTE.

Mais tu es fou ! réfléchis donc...

PERRUCHON.

Ce manifeste a été mûri dans le silence du cabinet.

BERGERETTE.

Mais songe donc...

ROQUEFORT.

Pardou, Monsieur... nous ne voyons pas de difficulté à accepter le double de vos gages... ça va tout seul... mais si vous ne nourrissez plus, où voulez-vous que nous allions nous restaurer ?

PERRUCHON.

Vous ne me ferez pas croire que dans ce village... à peu près civilisé... il ne se trouve pas plusieurs restaurateurs...

ROQUEFORT.

Mais non, Monsieur ; il n'y en a qu'un.

PERRUCHON.

Eh bien ! vous choisissez celui-là.

ROQUEFORT.

Mais c'est que... celui-là... c'est une gargotte,

PERRUCHON.

Une gargotte ! marouffe !

(Il le saisit au collet.)

SCÈNE IX.

BERGERETTE, ADINE, LOULOU,
PERRUCHON.

LOULOU, s'avancant.

Qui de vous trois, je vous prie, est M. Perruchon ?

PERRUCHON, à part.

La question est joyeuse... (Haut.) C'est moi... (Aux Domestiques.) Sortez, mes gens, et qu'il soit fait comme j'ai dit.

Air du *Requiem de Verdi*.

Obéissez à mon signal,

Et, par esprit national,

Fait's vot' régal,

Dans le local

Du restaurateur communal.

LES DOMESTIQUES.

Obéissons à son signal,

Allons, hélas ! tant bien que mal,

Faire un repas simple, frugal,

Chez l' restaurateur communal.

LOULOU.

Enchanté de faire votre connaissance... (Salueant Adine.) Mademoiselle, j'ai celui... (Salueant Bergerette sans la regarder.) Mademoiselle... j'ai aussi celui...*

PERRUCHON.

Mademoiselle ? vous vous trompez de sexe... c'est ma femme.

LOULOU.

En ce cas, Madame, j'ai... (La regardant fixement.) J'ai... l'hou... (A part.) Ah ! nom d'une piroquette !

BERGERETTE, à part.

Qu'ai-je vu ?

PERRUCHON, s'approchant.

Hein ?

ADINE, s'approchant.

Quoi ?

BERGERETTE, se remettant.

Rien, mon ami... rien... (A part.) C'est bien lui !

ADINE, à part.

La voilà aussi tremblante que moi, à présent !

Adine, Bergerette, Loulou, Perruchon.

LOULOU.

Est-ce que j'ai un insecte sur les prunelles... (Il se frotte les yeux.) Voyons donc.

PERRUCHON.

Vous disiez, Monsieur ?..

LOULOU, à part.

Elle ici !.. mariée !.. avec une maison !..

PERRUCHON, reloublant de politesse.

Vous disiez, Monsieur ?

LOULOU, à part.

Oh ! non... c'est impossible !.. mais s'il a une ressemblance...

PERRUCHON, criant.

Vous disiez, Monsieur ?

LOULOU.

Ah ! pardon... c'est qu'il vient de me passer une lubie... un feu follet... (Regardant toujours Bergerette.) Décidément, ce n'est pas elle.

BERGERETTE, à part.

Il croit s'être trompé... de l'aplomb !

PERRUCHON.

Pourrais-je savoir, Monsieur, vos noms et prénoms ?

LOULOU.

Loulou Malabar.

BERGERETTE, à part.

Plus de doute !

PERRUCHON.

Malabar ? J'ai beaucoup entendu parler d'une certaine veuve qui se fit incendier...

LOULOU.

Elle ne m'est pas parente.

PERRUCHON.

Ah ! ce n'est pas la même branche !.. Et quel est l'objet de votre visite ?.. sois-je cet objet ?

LOULOU, à part.

Allons... au but ! au but ! et d'une seule trotte...* (Haut.) Cet objet... (Prenant Adine par la main.) Le voici !

ADINE.

Moi ?

PERRUCHON.

Adine ?

BERGERETTE.

Ma cousine ?

LOULOU.

La main de Mademoiselle dans la mienne, un tour à la municipalité, votre bénédiction, accompagnée de ce que vous voudrez, et j'enfante la noce.

ADINE, à part.

Que dit-il ?

BERGERETTE, à part.

Quelle audace !.. lui ! épouser...

PERRUCHON, bas à Bergerette.

C'est peut-être un excellent parti ! tâtons-le...

BERGERETTE.

Mais mon ami...

PERRUCHON.

Lâsse-moi le tâter...* (A Loulou.) Je dois vous prévenir, M.... Coucou, que ma cousine n'a rien.

LOULOU.

Ça me va tout de même.

PERRUCHON.

Les fortunes sont peut-être égales ?.. Quelle

* Adine, Loulou, Bergerette, Perruchon.

est votre partie?... quelle place occupez-vous dans le monde?

LOULOU, très vite.

Je les occupe toutes... en ma qualité de professeur de gymnastique, physique, musique et autres choses en ique... que je peux transplanter en Asie, Afrique et Amérique... autrement dit, entreprenant de tours de force et d'adresse, dans mon genre le seul et unique.

PERRUCHON, furieux.

Bernique?... un sauteur!..

BERGERETTE.

Un histrion!

ADINE, à part.

J'en étais sûre!

PERRUCHON, avec force.

Arrière, baladin! arrière!

BERGERETTE.

Une pareille profession! ah! si!..

PERRUCHON.

Allons, allons, en voilà assez... équilibriste.

LOULOU.

Équilibriste! baladin!.. moi, le chef et le propriétaire d'une cohorte de premiers sujets! moi, l'admirateur, mais le rival de M^{me} veuve Saqui!..

PERRUCHON.

Je ne connais pas la Saqui.

LOULOU.

Tournez la tête, jetez les yeux sur cette place, dans quelques instans ma troupe y sera installée.

BERGERETTE, à part.

Ah! ils vont donner une représentation!..

LOULOU.

Et quand vous nous aurez vu travailler.... vous serez empoigné, vous verserez des larmes, et vous vous écrierez : Ah! jeune artiste, Adine est à toi!

PERRUCHON.

Ces choses-là ne me font pas d'effet.

LOULOU.

Allons donc! vous vous retenez, vous faites le méchant... voyons, une risette à ce brave Loulou!.. et allez donc!

(Il le frappe sur le ventre.)

PERRUCHON.

Ne me tapez donc pas sur le ventre, Monsieur... vous me faites tousser.

BERGERETTE.

Jamais Adine ne sera votre femme.

PERRUCHON.

Bien dit, bien tapé. Bergerette!

LOULOU, à part.

Bergerette!.. il a dit Berg... je ne m'étais donc pas trompé!.. (Il saute de joie.)

TOUTS.

Qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qu'il a?

PERRUCHON.

Il saute comme un cabri!

LOULOU, haut.

C'est votre dernier mot?

BERGERETTE.

Oui.

PERRUCHON.

Oui, oui, oui... trois fois.

LOULOU, regardant Bergerette.

Eh bien! c'est bon!.. on s'en va... Mais je vous annonce qu'on se passera de votre permis-

sion, et qu'Adine sera, malgré vous, M^{me} Loulou Malabar.

PERRUCHON.

Monsieur...

BERGERETTE, à part.

Je suis reconnue.

ENSEMBLE.

Ans : Contredans du Dénoué noir.

PERRUCHON et BERGERETTE.

Voyez donc, voyez, ah! quelle audace!

Il ose braver notre courroux!

Il se rit de nous, il nous menace!

De ces lieux, patlasse, éloignez-vous!

ADINE.

Je tremble et frémis de son audace :

Il n'a donc pas peur de leur courroux?

Je crains les effets de sa menace :

Je le sens, tout est fini pour nous.

LOULOU.

Allons! de l'aplomb et de l'audace!

Oui, j'ose braver votre courroux,

Souvenez-vous bien de ma menace,

Je veux, malgré vous,

Être son époux.

(L'embrasse Adine et sort par le fond. Adine et Bergerette par le gauche.)

SCÈNE X.

PERRUCHON, seul, puis BALOURD.

PERRUCHON.

Eh bien! mais en voilà une de séance un peu chaude!.. Il ne manquerait plus que... (On frappe à la porte du laboratoire.) Bon!..

BALOURD, en dehors.

Ouvrez, Monsieur... c'est moi.

PERRUCHON.

Balourd!.. (Il ouvre et Balourd entre.) Qu'est-ce, Balourd?

BALOURD.

Vite, vite, Monsieur, à la besogne!.. vos domestiques viennent d'entrer à la boutique.

PERRUCHON.

Déjà?... leur estomac avancé... rien n'est prêt, rien n'est prêt.

BALOURD.

Ils veulent qu'on les serve à la minute.

PERRUCHON.

A la minute, ce sont donc des côtelettes qu'ils demandent à la minute?..

BALOURD.

Non, Monsieur... ils ont commandé un miroton.

PERRUCHON.

Bravo! la France est sauvée... j'ai leur affaire.

BALOURD.

Comment?

PERRUCHON.

Un miroton parfait... tu le connais... celui que j'ai fabriqué, il y a déjà quelque temps.

BALOURD.

Il existe toujours?

PERRUCHON.

Il est plein d'existence, toujours dans ma plus belle casserole.

BALOURD.

Ah ! quelle imprudence, Monsieur, vous ne craignez donc pas les suites ?

PERRUCHON.

Je ne crains rien, pour moi ; je vais le réchauffer, le retaper, le relever à la façon provençale, ce sera... irrésistible.

BALOURD, résigné.

Enfin, je veux bien... mais ce n'est pas tout.

PERRUCHON.

Du dessert, des crèmes...

BALOURD.

Non, Monsieur, il s'agit, à c't' heure, d'une troupe d'acrobates...

PERRUCHON.

Hein ? Messieurs les acrobates auraient choisi notre restaurant.

BALOURD.

Ils n'en ont pas choisi d'autre.

PERRUCHON.

Leur chef est un polisson... mais eux, je les estime.

BALOURD.

Le paillasse est venu commander le repas.

PERRUCHON.

M. le paillasse ! et que faut-il servir à ces artistes ?

BALOURD.

Une gibelotte.

PERRUCHON.

Diavolo !

BALOURD.

Voilà la difficulté ; il entre du lapin, là-dans.

PERRUCHON.

Les uns en mettent, beaucoup n'en mettent pas, nous en mettrons un peu.

BALOURD.

Et en avoir ?

PERRUCHON.

Cours en acquérir un.

BALOURD.

J'en reviens, impossible d'en trouver chez les voisins, ils n'ont que des poules...

PERRUCHON.

Fichtre !.. la différence est trop marquée... il nous faudrait un quadrupède qui... qui... Dis donc, Balourd, tu dois avoir ça chez toi.

BALOURD.

Quoi ?..

PERRUCHON.

Tu sais bien... ce qui y ressemble, au lapin... le sosie du lapin...

BALOURD, sans comprendre.

Le sosie ?..

PERRUCHON.

Ain ! l'homme.

Il faudrait qu'on cherchât,

Ce camarade Bédée,

C' l'ami d' Polichinelle,

Et puis, qu'on le cachât,

Vas en faire l'achat...

Quel, tu n'as pas ? quell' tête !

Il n' comprend pas, la bête !..

BALOURD, avec malice.

C'est l' chat,

PERRUCHON.

Chut ! tu l'as nommé.

BALOURD.

Je n'en tiens pas.

PERRUCHON.

Comment faire ? comment ?.. Ciel ! j'en vois un !

(Il court à la fenêtre.)

BALOURD.

Un lapin !

PERRUCHON.

Oui.

BALOURD.

Où ça ?

PERRUCHON.

Sur la gouttière ! il fait gros dos.

BALOURD.

C'est ma foi, vrai.

PERRUCHON.

Prends mon fusil, et massacre-le... Ah ! quelle gibelotte ! nous allons rire... Ah ! et mes gens qui attendent leur miroton ! je vais prendre la tenue de combat... (Il ôte son habit qu'il pose sur une chaise à gauche.) Balourd !..

Ain du Maçon.

Je te charge de tout.

Ce quadrupède est not' va-tout,

Il faut lui flanquer un à-tout,

Prends cet arme avant tout,

Ne perds pas la tête, et surtout,

Cach' bien cell' du matou.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Je te charge de tout, etc.

BALOURD.

Il me charge de tout.

Ce quadrupède est not' va-tout,

Je vais lui flanquer un à-tout,

J' prends cette arme avant tout,

Je n' perds pas la tête, et surtout,

J' cach'rai cell' du matou.

(PERRUCHON entre rapidement dans ses laboratoires.)

SCÈNE XI.

BALOURD, puis, BERGERETTE.

BALOURD, tenant le fusil et s'approchant de la fenêtre à droite.

Ah ! mon gaillard ! tu me tourne le dos... tu as l'air de me mépriser... C'est bon ! je vas t'appel... (Baisant son arme, pour regarder plus attentivement.) Ah ça, mais, plus j'examine ce particulier-là... Est-ce bien un chat ? Ces bêtes là sont dans l'usage de se gratter la tête, et il me semble que celui-ci... au contraire... Bah ! chat ou aut' chose, il est sur la gouttière... il est dans son tort... donc, c'est un lapin... Une fois, deux fois, trois fois, tu ne veux pas te retourner... bon ! (Il vise et le coup part. On entend un cri de femme.) Touché, touché !.. et en plein, encore...

BERGERETTE, sortant de sa chambre, au comble de la frayeur.

Dieu !.. qu'est-ce que c'est ?.. qu'est-ce que c'est ?..

BALOURD, surpris.

Oh ! sauve qui peut !

(Il sort au fond, en courant.)

SCÈNE XII.

BERGERETTE, seule et tombant sur une chaise.

Ah ! j'ai eu une peur ! Mais ce coup de feu... et cet homme... ici, chez moi ! qu'est-ce que ça signifie ? (Elle va à la fenêtre à droite.) Il ramasse quelque chose, et se sauve... Mais je le reconnais ! c'est Balourd, le petit traître... (Quittant la fenêtre.) Comment donc est-il entré ! et pourquoi, quand, à quel propos ?.. vraiment, il se passe ici, des choses d'un extraordinaire !.. (On entend la trompette, qui annonce les exercices de la troupe de Malabar, effrayée.) Ah ! qu'est-ce que c'est, encore ?.. (Courant à la fenêtre à gauche.) C'est la troupe de Malabar... là, sur la place du village !.. Et la foule qui accourt, se presse... Ils vont commencer... oui, voilà Malabar qui qui jongle avec les boules de cuivre... deux... trois... quatre à la fois ! très bien, très bien !.. oh ! il a fait de grands progrès, depuis que je... (Elle s'arrête.) Une femme ! elle va danser... ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve ? ces plumes flottantes, cette robe pailletée, ces brodequins en drap d'or... ce regard fier et indépendant qu'elle promène sur la foule... qu'elle est heureuse !.. (On entend un air de danse, exécuté par des instruments à vent, et qui continue jusqu'au couplet suivant. Partant la main à son front.) Ah ! ret air ! cet air !.. (Regardant toujours.) Elle s'élançe, passe, repasse... frappe la terre, fait sonner ses éperons... qu'elle est heureuse... Aussi, voyez, la foule s'émue, l'applaudit, crie bravo !.. qu'elle est heureuse ! On jette de l'argent, ah ! (Vidant sa bourse.) Tout ! tout pour eux !.. (Elle jette l'argent en se cachant derrière le rideau.) Elle continue... plus animée, plus légère, plus pétillante encore ! c'est bien, c'est très bien... Et cependant ! il me semble... que moi... moi aussi... comme autrefois... quand la musique retentissait à mon oreille, quand les braves m'électrisaient, quand, entraînée, par tout cela, enivrée, baletante... on m'admirait aussi, on m'applaudissait aussi ! j'étais heureuse aussi, heureuse comme elle !.. Ah ! mon cœur... ma tête !.. (Elle s'éloigne vivement de la fenêtre, se couvre la figure de ses deux mains ; puis, tout à coup, comme après avoir réfléchi.) Et pourquoi pas ?.. mon mari n'est pas là... en feraient bien toutes les portes... (Regardant sa robe.) Mais, ainsi... avec ma robe... (Comme par inspiration.) Ah ! ce costume, que j'ai conservé précieusement, et que si souvent, quand je suis seule...

Air : Ronde Tyrolienne. (S'adressant.)

Ma robe légère,
Dernier souvenir,
Me rendra, j'espère,
Bonheur et plaisir.

(A la fenêtre, à demi-voix.)

Doux air que j'adore !
Danse, mes amours !
Ah ! jouez encore,
Ah ! dansez toujours !

(Elle rentre précipitamment dans sa chambre.)

(Le théâtre reste vide.)

VOIX DE MALABAR, qui est en dehors, sur la place du village.

Maintenant, Messieurs et Dames, enfans et militaires, en attendant le second exercice de la signora Trombolina Cascarina Podriola, nous allons vous soumettre le jeune boa constrictor, qui n'a encore atteint que l'âge de deux pieds quatre pouces... l'ours Joli-Cœur, natif des mers du Sud, qui a folâtré sur les genoux de quarante-trois autorités... Le singe Gamor, voluptueux coquin, qui a, dit-on, enlevé une comtesse polonaise, exempté de préjugés... Ce jeune mandrille vient de s'absenter... mais on le cherche, et il ne tardera pas à se représenter, car il connaît ses devoirs... Oui, Messieurs et Dames, enfans et militaires, vous allez voir reparaitre le singe...

PERRUCHON, sortant du laboratoire.

Me voilà !..

MALABAR.

Aller, la musique !

(Fanfare qui cesse presque aussitôt.)

SCÈNE XIII.

PERRUCHON, vêtu en cuisinier, puis LOULOU.

PERRUCHON, se regardant.

Ah ! je suis bien comme ça !..

Air de Joseph.

Vaillâ l'tablier d'enfance,
La veste blanche, et le béret
Qui vient de détrôner en France,
L'ancien et classique bonnet.
De mon enfance ô temps prospères !
Tout ça m'appelle ces jours si beaux,
Quand j'étais à l'écol' des frères...
A l'écol' des Frères Provençaux.

Ah, quel coup d'œil... pour un artiste !.. caché dans l'arrière-boutique, derrière le virage, j'ai assisté au repas de mes gens... Le miroton n'existe plus !.. Comme ils y allaient... Mais, chose bizarre, en sortant de table, ils se tortillaient tous. Balourd avait raison, il y a peut-être là-dedans du fait de la casserole... et puis, soyons franc, l'aliment était un peu chargé d'épices... L'école des Frères Provençaux... Soyons moins énérgique dans la gibelotte de messieurs les acrobates.

VOIX DE LOULOU.

Oh ! hé ! frotteur !.. fait-il noir, par ici !

PERRUCHON.

Ciel ! quelqu'un !.. (On entend tamber Loulou qui crie : ah ! là ! là !) Patata !.. c'est Balourd !.. ce gros animal ne fait que tomber... c'est sa vie... Par ici, donc, bêta ! par ici !

VOIX DE LOULOU.

Qui va là ?..

PERRUCHON, reculant effrayé.

Juste ciel !.. ce n'est pas son organe !..

VOIX DE LOULOU.

Où diable est donc nichée ta cuisine, gargo-
tier de malheur ?..

PERRUCHON.

Je suis pris !.. (Il se précipite pour fermer la

porte du cabinet, Anasie Loulou paraît. Perruchon recule vivement et s'efface derrière le battant de la porte.) Je suis collé !

SCÈNE XIV.

LOULOU, PERRUCHON.

LOULOU, entrant et s'arrêtant stupéfait.
Tiens ! tiens ! tiens !... où suis-je donc ?

PERRUCHON, derrière la porte.
C'est Monsieur Coucou !

LOULOU, regardant autour de lui.
En fait de cuisine, voilà un salon qui... que...
Dico me pardonne ! c'est celui de tantôt !... je suis chez Perruchon.

PERRUCHON, derrière la porte.
Tu y es en plein, malheureux !..

LOULOU.
Ah ça ! voyons donc, je ne rêve pas... comment diable, ce corridor et cette porte...

(Il y regarde. Perruchon profitant de ce mouvement, quitte fortivement son coin et gagne la porte du fond sur la pointe des pieds. Loulou se retournant, l'aperçoit et le suit de la même façon ; puis, arrivé au fond, lui frappe sur l'épaule.)

LOULOU.
Halte-là !

PERRUCHON, à part.
Gobé !

LOULOU.
Ah ! ah ! ah ! je te tiens, gâte-sauce !.. (Il le fait tourner.) Dieu ! M. Perruchon !.. comment ! c'est... c'est vous... qui...

(Il ne peut se retenir et part d'un grand éclat de rire.)

PERRUCHON.
Chàhàh !.. malheureux ! vos rires me pèdent !..

LOULOU, s'arrêtant.

Ah ! pardon, pardon... je ne ris plus... je... (Il recommence de plus belle.)

PERRUCHON, à demi-voix et vivement.
Taisez-vous donc ! taisez-vous donc !.. mordez votre langue, bourrez un mouchoir dans votre bouche !.. (Il court écouter au fond.)

LOULOU.
Voilà que c'est fini... (A part.) Oh ! quelle déroute ! (Haut.) Eh quoi ! M. Perruchon, ces fourneaux, cette petite boutique...

PERRUCHON, avec dignité.
C'est moi, Monsieur, c'est moi... j'ai le courage de mon opinion.

LOULOU.
Vous êtes donc...

PERRUCHON.
Oui !.. (Avec émotion.) Quant à vous, Monsieur Coucou, vous êtes maître d'un secret énorme... allez, Monsieur, allez le divulguer... vous avez une trompette, vous avez un paillasse... servez-vous de ces instrumens pour apprendre à la France... à l'Europe... que vous avez surpris Perruchon... (Se regardant) dans l'état actuel... (Sa voix s'altère.) Que sa malheureuse femme l'apprenne à son tour... qu'elle cesse de l'aimer, de l'estimer... et vous pourrez vous dire alors : j'ai fait le désespoir de deux jeunes époux ! (Il est interrompu par ses sanglots.)

LOULOU, lui saisissant la main.

Eh bien ! non ! eh bien ! non !.. votre secret mourra là... (Pleurant.) Je pars, je m'éloigne de celle que je ne peux pas vivre sans elle et qui ne peut pas vivre sans moi... et vous pourrez vous dire alors : j'ai fait le désespoir de deux jeunes amans ! (Il va pour sortir.)

PERRUCHON, n'y tenant plus.
Ah ! dans mes bras ! dans mes bras !..

LOULOU, s'y jetant.
(Ça) est ?

PERRUCHON.
Ah ! Soldat Français, etc.

Jeune étranger, quel trait rare et touchant,
Ah ! vous êtes plein de noblesse,
Vous en êtes gonflé !..

LOULOU.
Cependant,

Vous m'avez refusé ma maîtresse !
PERRUCHON.

Elle est à toi.
LOULOU.

Quoi ! sans condition ?..
A moi, ça m'ahit !..

PERRUCHON.
Sa main, et tout le reste,
C'est l'prix de ta discrétion...
Je vous donnerai ma bénédiction,
Dès que j'aurai quitté ma veste.

(S'arrêtant.) Ah diable ! et ma femme ?

LOULOU.
Quoi ?..

PERRUCHON.
Rien de fait... elle va nous fourrer des bâtons dans les roues !

LOULOU.
On lui fera entendre raison,

PERRUCHON.
C'est qu'elle est entêtée comme une...

LOULOU.
Je saurai la prendre.

PERRUCHON.
Vous ne la connaissez pas...

LOULOU.
Je la connais mieux que vous.

PERRUCHON.
Hein ?

LOULOU.
Elle n'a rien à me refuser.

PERRUCHON.
Vous dites ?

LOULOU.
J'en ferai tout ce que je voudrai.

PERRUCHON.
Je vous le défends... et je vous somme de m'expliquer...

LOULOU.
Chut ! on vient...

PERRUCHON.
Ça doit être elle ! (Jetant un cri.) Ah ! grand Dieu ! et mon costume !.. si elle voyait...

LOULOU.
On approche !

PERRUCHON, courant en désordre.
Mon habit !.. où est mon habit ?.. passez-moi mon...

LOULOU.

Le voilà.

PERRUCHON.

Bon ! (Il se trouble, veut mettre l'habit par dessus la veste, ne trouve pas la manche, et s'embrouille encore davantage.) Ciel ! je n'ai pas le temps... Je vais la gober encore !..

(Il perd la tête, jette son habit, et se précipite dans le cabinet.)

SCÈNE XV.

BERGERETTE, LOULOU.

LOULOU.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Bon, bien, fameux !.. me v'la maître de la place... A nous deux, Bergerette, femme Perruchon !.. (La porte de la chambre s'ouvre, Bergerette entre sans voir Loulou qui s'est effacé au fond, et court à la fenêtre ouverte. Elle a un costume de danseuse schlimbanque. Elle tient à la main un tambour de basque. A peine a-t-elle paru, courant à la fenêtre à gauche, que Loulou s'est écrié à part.) Que vois-je ?.. en v'la du neuf !

BERGERETTE, près de la fenêtre, avec joie.

Ils y sont encore !

LOULOU, à part.

Qu'est-ce que ça va devenir ?.. Eh ! vile, voilà mon affaire.

(Il fait tomber sur lui, le rideau de la fenêtre à droite, et se retire entièrement caché.)

BERGERETTE.

Mais plus de musique !.. elle ne va donc plus danser ?.. et moi...

LOULOU, passant la tête.

C'est son grand costume de travail... Je le reconnais...

VOIX DE PAILLASSE, sur la place publique.

Attention, Messieurs et Dames ! nous allons terminer indéfiniment par le second et dernier exercice de la signara Trombolina.

BERGERETTE.

Qu'entends-je ? elle va danser ! Ah ! d'abord, le verrou à cette porte... (Elle court à la porte du fond, et met le verrou.) Et celle de ma chambre ! Adine pourrait venir... Fermons partout.

(Elle pousse également le verrou de la porte de sa chambre.)

LOULOU.

Est-ce qu'elle va tricoter des jambes ?.. Bon ! je suis aux premières loges... Qui est-ce qui me passe une forgeoite ?

BERGERETTE.

Je suis bien seule... personne ne me voit...

LOULOU, à part.

Et cet œil, donc ? Par ici, le public !.. au rideau !

BERGERETTE, se levant sur la pointe des pieds, et regardant de loin par la fenêtre.

La voici ! elle salue l'assemblée... La musique commence... (On entend l'air de danse qui, cette fois, est exécuté à l'orchestre.) A moi, la moitié de son bonheur !

(Elle prend postillon, puis se met à danser en s'accompagnant de son tambour, et aux sons de la musique des acrobates.)

« LOULOU », suivant tous les mouvements, et se cachant de temps à autre.

Bien, très bien... bon, là ! Quel beau travail ! quel beau travail !.. Elle déguite la Trombolina... la Trombolina est enfoncée dans le troisième dessous ! Voilà qui ferait une fière recette à la fuire de Beaucaire... ça ferait joliment plaisir à la garnison, elle, qui était chérie de la troupe... à preuve que deux caporaux se sont battus pour elle... qu'on n'a plus retrouvé que les galons... Oh ! si elle voulait, je lui offrirais un engagement superbe... deux repas par jour, quatre les dimanches, au costume neuf au jour de l'an, et des castagnettes à discrétion. (S'animant.) Encore mieux ! bravo !..

(Il s'agit et applaudit.)

BERGERETTE, s'arrêtant tout à coup.

Ah ! (Loulou se cache.) Ah ! mon Dieu ! ce que c'est que l'illusion ! j'avais cru entendre... j'ai cru qu'on m'applaudissait !.. oui, comme autrefois, quand je m'arrêtais pour faire la recette... Oh ! je n'ai rien oublié ; il me semble y être encore... (Faisant le tour du théâtre en présentant son tambour de basque.) Allons, Messieurs et Dames, la main à la poche pour la petite danseuse... (Saluant.) Merci, Monsieur ! A votre tour, là-bas ! cherchez bien dans votre gousset. Vous n'avez pas de monnaie ? A un autre ! (Présentant son tambour devant le rideau qui cache Loulou.) Pour la petite danseuse, s'il-vous-plait ! (Loulou avance le bras et jette dans le tambour une poignée de sous qui tombent avec bruit. Avec un cri d'effroi.) Ah ! grand Dieu !.. je suis perdu !.. (Tremblante.) Qui... qui est là ?

LOULOU, paraissant.

Moi !

BERGERETTE.

Loulou !

LOULOU.

Qui a tout vu, tout entendu... qui est saisi, ravi, empoigné... Tiens, bravo ! bravo ! bravo ! (Il l'applaudit en continuant à crier :) Bravo !

SCÈNE XVI.

BERGERETTE, LOULOU, PERRUCHON.

PERRUCHON, ouvrant doucement la porte du cabinet.

Le civet est livré, on l'attaque, et maintenant...

LOULOU, avec feu.

Bergerette !

PERRUCHON.

Oh ! (Il s'arrête derrière la porte entr'ouverte.) Bergerette avec lui ?

LOULOU.

Ah ! je suis dans un ravissement !..

PERRUCHON, à part.

Hein ?

BERGERETTE.

Tu es donc content ?

PERRUCHON, de même.

Elle le tutoie !

LOULOU.

Dis donc, Bergerette, te rappelles-tu quand nous exécutons ensemble ?..

PERRUCHON, de même.

Quoi?... quoi?..

LOULOU.

Tiens, puisque nous sonames en train...

BERGERETTE.

Veux-tu?... allons...

PERRUCHON.

Quoi, veux-tu?... quoi, allons?... (Loulou et Bergerette dansent.) Qu'est-ce qu'ils font? qu'est-ce qu'ils font?... je ne peux pas les voir, sans montrer ma tête... (Au comble de l'agitation.) Ah crânié! crânié!.. mais je ne veux pas souffrir ça... je vas... (Il s'arrête.) Oh! je suis en cuisinier!.. si j'avais mon habit!.. je donnerais cent écus de mon...

BERGERETTE, terminant par une passe.

Et voilà!..

LOULOU, l'embrassant.

Et voici!..

PERRUCHON.

Aie! c'en est un!.. je l'ai entendu vibrer.

BERGERETTE.

Encore, Loulou?..

PERRUCHON.

Ils vont réitérer!.. (Prêtant tout-à-coup l'oreille du côté opposé.) Hein?... qu'est-ce que c'est?... des voix dans le corridor!..

BERGERETTE, à Loulou.

Eh bien!..

LOULOU.

Ça va!.. Mais ton mari pourrait nous surprendre... je vais d'abord m'assurer...

BERGERETTE.

Inutile... il est sorti.

LOULOU.

Eh non! pas du tout... enfermé.

BERGERETTE.

Enfermé?..

LOULOU, riant.

Avec l'objet de ses amours...

PERRUCHON, effrayé.

Ils approchent!.. (On entend des cris.) Ils crient: Mort au gargarisme!..

BERGERETTE.

De ses amours?... je veux que tu m'expliques...

LOULOU, riant.

Je te dirai ce que c'est... et tu riras bien.

PERRUCHON, terrifié.

Je suis entre deux feux!.. ma position devient atroce, savez-vous?..

BERGERETTE.

L'infâme!.. il me trompait...

LOULOU, riant toujours.

Attends, attends... je vas d'abord le mettre sous clef, et puis...

(Le bruit redouble, Au moment où Loulou va fermer à clef la porte du cabinet, Perruchon, effrayé du bruit, sort tout-à-coup, le saisi à bras-le-corp, le jette dans le cabinet et ferme la porte.)

PERRUCHON.

Je me perds... mais je me venge!..

SCÈNE XVII.

PERRUCHON, BERGERETTE,

(Loulou frappant à la porte, et criant.)

BERGERETTE.

Traître!

PERRUCHON.

Péride!

(Ils s'avancent l'un vers l'autre et s'arrêtent stupéfaits.)

BERGERETTE, très vite.

Qu'est-ce que je vois?..

PERRUCHON, de même.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BERGERETTE.

En cuisinier!..

PERRUCHON.

En funambule!..

BERGERETTE.

Tu étais donc enfermé pour...

PERRUCHON.

Voilà... Tout à l'heure, avec l'autre, c'était donc...

BERGERETTE.

Tu vois.

PERRUCHON.

Tu as donc été...

BERGERETTE.

Autrefois... Tu as donc exercé...

PERRUCHON.

Jadis.

BERGERETTE.

C'est ça que tu me cachais!..

PERRUCHON.

C'est ça que tu ne voulais pas dire!..

BERGERETTE.

Le mystère de ton cabinet!..

PERRUCHON.

Le secret de ta chambre!..

BERGERETTE.

Et j'étais jalouse!..

PERRUCHON.

Et je t'ai soupçonnée!..

BERGERETTE.

Mon Perruchon!..

PERRUCHON.

Ma Bergerette!..

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

LOULOU, frappant à droite.

Ouvrez! ouvrez!

PERRUCHON, bas.

Au diable!

BALOURD, frappant au fond.

Ouvrez! ouvrez!..

PERRUCHON, de même.

Va te promener.

ADINE, frappant à la porte de la chambre.

Ouvrez! ouvrez!..

PERRUCHON et BERGERETTE, ensemble.

Chut!.. chut!..

BALOURD, frappant toujours, en même temps que Loulou et Adine.

Monsieur! Monsieur!.. ouvrez donc... Ils ont voulu m'assommer... les domestiques et les Acrobates... ils sont tous furieux de ce que vous leur avez fait manger... je me suis sauvé... mais ils ont pénétré dans le corridor, et s'ils vous trouvent en costume...

PERRUCHON.

Ils me tapent dessus!

LOULOU, frappant à droite.

Ouvrez donc, ou j'enfonce la porte!.. ils tombent tous sur moi!

PERRUCHON, effrayé et courant.

La porte craque!

BERGERETTE, toute troublée.

Dieu! si l'on me surprenait ainsi!..

PERRUCHON.

Et moi donc!.. Sauvons-nous. (Ils courent au fond.) Et Balourd! (Ils courent à la chambre.) Et Adine! (Ils courent au cabinet.) Et les Acrobates!

BERGERETTE.

Où nous cacher?

PERRUCHON.

Où nous fourrer?..

BERGERETTE, avec joie.

Ah!..

PERRUCHON, de même.

Oh!

(Bergerette se blottit derrière le rideau de gauche, et Perruchon derrière celui de droite. On continue à frapper à toutes les portes. Celle du cabinet est ébranlée et finit par s'ouvrir avec fracas. Loulou se précipite en scène, poursuivi par les domestiques et les sauteurs.)

SCÈNE XVIII.

LOULOU, LES ACRIBATES, ROQUEFORT ET LES DOMESTIQUES; puis BALOURD; puis ADINE.

LES DOMESTIQUES ET LES ACRIBATES.

Ce n'est pas lui!..

LOULOU.

Quand je vous criais...

ROQUEFORT.

Mais on frappe à cette porte!..

(Il court au fond.)

LOULOU.

Et de ce côté aussi!..

(Il court à la chambre de Bergerette.)

ROQUEFORT, ouvre et Balourd paraît.)

Ah! le voilà!.. Nous le tenons!..

BALOURD, voulant se sauver.

Oh! je suis pincé!..

TOUS, le tenant.

Ah! le gredin!..

ROQUEFORT, très pâle.

Il nous a empoisonnés!..

LE PAILLASSE.

Il nous a fait manger notre singe!

LOULOU, furieux.

Il a fricassé Gamor!

TOUS.

A l'eau, à l'eau, l'empoisonneur!

Aix! Soyez donc moins cruels! (Chœur.)

Ah! le gueux! ah! l'infâme!

Contre notre courroux,

C'est en vain qu'il réclame:

Mes amis, vengeons-nous!

(Balourd leur échappe et s'enfuit, tout le poursuivant.)

LOULOU, vivement*.

Exploitions le désordre... (A Adine, qui entre.)

* Adine, Loulou.

A nous deux, la clé des champs, le grand air, la liberté et tout ce qui s'en suit!.. chaud là!

ADINE.

Qu'est-ce que ça signifie?..

LOULOU.

Je t'enlève!

ADINE.

Par exemple! (Il veut l'entraîner.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PERRUCHON et BERGERETTE*.

PERRUCHON et BERGERETTE, paraissant.

Arrêtez!..

ADINE.

Que vois-je!..

LOULOU.

Vous étiez là!..

BERGERETTE.

Eh! vite... fermez toutes les portes... (En fermant.) Et d'une.

PERRUCHON, de même.

Et de deux!..

LOULOU, de même.

Et de trois!..

PERRUCHON.

Bien... nous voilà seuls et en famille... ah!.. respirons un peu... et entendons-nous.

LOULOU.

Je ne demande pas mieux... Je renonce au rapt!..

PERRUCHON et BERGERETTE.

A la bonne heure!

LOULOU.

Je rentre dans la légalité, et je réitère ma demande de ce matin... Bien! nous v'là tous exactement dans la même position... il n'y a que les costumes de changés... ça changera peut-être aussi les opinions... M^{me} Perruchon, premier sujet de la danse... foraine, permetta-t-elle...

BERGERETTE, bas.

Eh! tu sais bien que je ne demande pas mieux, pourvu que mon mari...

LOULOU.

Bon! par ici maintenant, M. Perruchon, successeur du grand Vatel, voudra-t-il!..

PERRUCHON.

Je vous ai dit que ça dépendait de ma femme.

LOULOU.

Eh bien! mais alors... enlevé!.. à l'unanimité... j'ai votre voix, sa voix, ma voix...

ADINE.

Et la mienne!

LOULOU.

Personne ne dit mot? adjugé.

PERRUCHON.

A une condition!.. oh! à une condition, Malabar!..

LOULOU.

C'est que?

PERRUCHON.

C'est que jamais, au grand jamais...

BERGERETTE.

Notre secret...

* Adine, Bergerette, Loulou, Perruchon.

PERRUCHON.
Le secret de nos passions...

LOULOU.
Etouffé... soufflé dessus!

PERRUCHON.
Que toute la terre ignore ma vie politique de cuisinier...

BERGERETTE.
Et ma position sociale de funambule...
LOULOU.

C'est juré.

PERRUCHON.
Je ferme ma boutique, je bouche mon corridor... mais je conserve ceci... (Il montre le laboratoire, puis les rassemble autour de lui.) Et une fois par semaine... le dimanche... les jours de fêtes encore, j'endosserai cet uniforme. Je ferai une bonne petite pot-bouille pour nous tous.

LES AUTRES.

Adopté!

PERRUCHON.
Vous me promettez d'en manger.

ADINE.
Certainement.

LOULOU.
Moi, comme quatre.

BERGERETTE, faisant le même mouvement.

Et moi donc!... puis le soir, après dîner, je reprendrai mes habits de danseuse, et vous me servirez tous trois de public.

PERRUCHON.
Oui, oui, oui!... nous l'applaudirons, nous te criblerons de couronnes, nous te bombarderons de bouquets... et quand tu feras la quête, je te donnerai un sou.

TOUTS.

Air : Ah! comme il lui ressemble, (person n'écouterait.)

Quelle douce espérance,
Et quels desirs nouveaux!

BERGERETTE.
Vous admirerez ma danse...

PERRUCHON.
Vous mangerez mes travaux.
LOULOU.

Donc plus rien à débattre :
Époux, jeunes et beaux,
Nous vivrons tous les quatre...

PERRUCHON.
Comme deux tourtereaux.

TOUTS.
Nous vivrons tous les quatre
Comme des tourtereaux.

FIN.

RA1 1538098